

velle pensée tant qu'elle lui fournissait quelque-chose ; revenait ensuite à sa matière, qu'il quittait encore, et quelquefois pour n'y plus revenir. Il effleure tous les sujets, hasardant le bon pour le mauvais, et le mauvais pour le bon, sans trop s'attacher ni à l'un, ni à l'autre. Ce sont des digressions dans des digressions des écarts continuels, mais agréables et que l'air cavalier qu'il prend avec son lecteur rend souvent insensibles. Il fallait avoir autant d'esprit, de bon sens, d'imagination, de naïveté et de finesse, pour qu'on lui passât un si grand désordre dans sa manière d'écrire. On pourrait lui appliquer, quoique dans un autre sens, ce que *Quintilien* a dit de *Senèque*, qu'il est plein de défauts agréables, *Dulcibus abundat vitiis*. On ne conseillerait pas pourtant aux Auteurs modernes de laisser courir leur plume avec autant de liberté que *Montagne*, et encore moins avec la licence qu'il s'est donnée de nommer en vrai cynique toutes choses par leur nom. On a encore de *Montagne* ses voyages et quelques autres ouvrages où on reconnaît toujours *Montagne*, c'est-à-dire, un homme unique pour dire fortement des choses neuves et originales qui restent dans la mémoire.

— 000000000 —

FRAGMENT.

Héros couverts des plus justes honneurs,
Nobles guerriers, gardiens de nos murailles,
Vous que toujours, généraux défenseurs,
On vit briller et survivre aux batailles,
Assez de chants illustrant vos vertus
Célébreront vos faits, votre génie :
Je me consacre aux preux qui ne sont plus :
Honneur aux preux tombés pour la patrie !

O vous, guerriers qu'aimera l'avenir ;
Vous des combats victimes révérends,
Ne croyez pas que nôtre souvenir
Soit infidèle à vos cendres sacrées :
D'autres héros naîtront de vos trépas,
Toujours présents à notre âme attendrie :
Eût-on perdu le fruit de nos combats,
Honneur aux preux tombés pour la patrie !
Fils des hameaux, cœurs généreux et purs,
Vous qui mourez sans espérer la gloire,
Vos faits sont beaux si vos noms sont obscurs,
Et nous gardons aussi votre mémoire.
Quand la vertu se joint à la valeur,
Le moins illustre a droit qu'on l'apprecie,
Et tout Français est frère au champ d'honneur !
Honneur aux preux tombés pour la patrie !

Au dernier jour du jugement fatal
Qui pèsera les vertus et les crimes,
Je vois, suivant Roland pour général,
Marcher vers Dieu tant de nobles victimes.
Le Tout-Puissant se lève à leur aspect,
Et tout mortel s'incline et se récrie,
Et l'univers répète avec respect :
Honneur aux preux tombés pour la patrie !

Nous cependant par nos justes regrets
Payons tribut à la reconnaissance :
Couvrons de fleurs, hélas ! et de cyprès
Ceux dont la mort sauva notre existence.
Gardons aussi qu'un orgueil décevant
N'épuise un sang qu'au loin on nous envie,
Et n'ayons pas à dire trop souvent :
Honneur aux preux tombés pour la patrie !

C. DE LESSER.

LA LIBERTÉ,

Noble présent des cieux, purit l'imprimerie :
Grace à la boussole, aux arts, à l'industrie,
Sur la terre et les flots, par cent chemins divers,
Enfin la vérité parcourt l'univers.
La liberté, féconde en lumières nouvelles,
Sur le double hémisphère a déployé ses ailes.
Second flambeau du monde, elle éclaire, elle ins-
[truit :

Non cette liberté qui renverso et détruit,
Qui s'abreuve de sang, se repait d'hécatombes,
Embrase les palais et profane les tombes ;
Mais cette liberté qui garantit mes biens,
Qui reconnaît les rois, mais les veut citoyens ;
Qui florissait à Sparte, à Rome, dans Athènes ;
Que défendaient Caton, Cicéron, Demosthènes !
Tyrans ! vous vous prêtez d'inutiles secours :
Comme l'astre des cieux, immuable en son cours,
Lentement elle avance et plane sur la terre,
Y verse de ses dons le germe salutaire.
Deses ennemis même elle échauffe les cœurs,
S'introduit dans les rangs de ses propres vain-
[queurs,

Sous le glaive des czars abolit l'esclavage,
Et des fils du soleil affranchit le rivage.
Vainement dans les fers tombent ses défenseurs.
Vaincue, elle épouvante encor ses oppresseurs.

LE CHEVAL ET LE POURCEAU,

FABLE.

Que fais-tu donc en ce bourbier,
Où je te vois vnutré sans cesse ?
Au pourceau disait le coursier.
Ce que j'y fais ? parbleu ! j'engraïsses ;
Et tu ne ferais pas très-mal,
Poursuivait l'immonde animal,
D'en faire autant : par fois la guerre
Accroît le renom d'un héros,
De qui l'embonpoint n'accroît guère ;
Tu n'as que la peau sur les os.
— Cela se peut ; mais, de ma vie,
Ton sort ne tendra mon cœur.
J'aime mieux maigrir dans l'honneur,
Que d'engraisser dans l'infamie.—